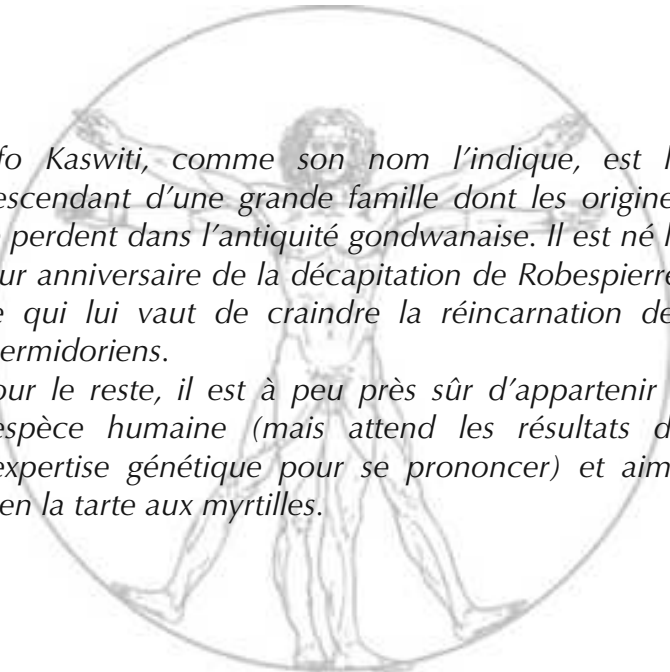


Fífo Kaswítí

DE CORPS EN CORPS, ENCORE

Fífo Kaswiti, comme son nom l'indique, est le descendant d'une grande famille dont les origines se perdent dans l'antiquité gondwanaïse. Il est né le jour anniversaire de la décapitation de Robespierre, ce qui lui vaut de craindre la réincarnation des thermidorïens.

Pour le reste, il est à peu près sûr d'appartenir à l'espèce humaine (mais attend les résultats de l'expertise génétique pour se prononcer) et aime bien la tarte aux myrtilles.



Qui suis-je ? C'est une bonne question. Je n'ai pas de réponse simple. Aucune qui vous pourrait vous satisfaire. Je ne le sais pas moi-même. Ceux qui font le postulat d'une âme indépendante de la chair ne savent pas ce dont ils parlent. L'esprit est au mieux un paquet mal fagoté de souvenirs de moins en moins nets et d'habitudes qui se perdent. Et l'identité ? Moins que cela encore.

En 1973 j'étais un journaliste minable et dépressif, incapable de sortir d'une médiocrité alcoolisée. J'ai fini mal : mon corps s'est rebellé contre tous les affronts que je lui faisais subir. Un reliquat d'instinct de survie m'a fait sauter dans le premier corps disponible. Cette expérience n'a pas duré plus de dix ans. Je ne souhaite pas la renouveler. Elle a été bien assez pénible comme ça.

Quel rapport entre le journaliste pourri de la crise pétrolière et le chansonnier des années 50 ? Celui-là n'avait pas plus de succès mais au moins il était doué. Terriblement talentueux avec les mots. Impertinent sans doute, mais on me le pardonnait souvent : j'avais du charme. Mon corps en avait. Je ne sais pas ; que sais-je ? Aujourd'hui je suis assis à une terrasse, un mauvais expresso refroidit sur la table devant moi. Je n'y ai pas touché. J'attends.



Je ne suis pas le seul de mon espèce. De temps à autre je croise un regard, une attitude connue. Une fois, sous Napoléon le Troisième, j'ai entraîné une femme à boire, acte indigne et immoral à l'époque, mais je n'en avais cure. Mon temps était presque fini.

Je la reconnaissais à mille détails, ne me demandez pas lesquels. Je lui ai donné de l'alcool pour qu'elle avoue s'incarner quand elle était usée, qu'elle était une goule ou un vampire ou que sais-je, la même chose que moi enfin. Elle n'a pipé mot, le patron du cabaret m'a jeté à la rue, je ne l'ai pas revue. Je reste sûr de la connaître. En 2002, j'ai retrouvé son regard dans les yeux d'un jeune homme, un djihadiste arrêté en Afghanistan dont la photo a été diffusée dans les journaux comme preuve – pathétique – de l'efficacité de la guerre qu'on y menait. Peut-être aussi pour donner une cible aux revanchards. Elle a toujours bien joué le martyr haï, l'idole détestée. Pendant la Révolution je l'ai vue sous les traits d'un aristocrate guillotiné puis de la meurtrière d'un des chefs de la Terreur. J'étais alors auteur de pamphlets, je ne sais pas pourquoi. À l'époque j'aimais jeter de l'huile sur le feu. Ça a fini par me passer, vers la troisième décapitation.



J'ai étudié toutes les cartes, tous les historiques. Mon plan n'est pas sûr, loin de là. Si l'on dressait la liste des mauvais plans – et croyez-moi, j'en ai connus – celui-ci aurait une place d'honneur. Alors pourquoi le tenter ? Parce qu'il est sans risque, pour moi s'entend.



Je ne lui donne pas d'autre nom que « Elle ». Je ne saurais pas comment l'appeler autrement : la baptiser d'un de ses noms d'emprunt la figerait dans mon esprit sous l'une ou l'autre de ses formes, forcément éphémères. Cela m'empêcherait de la reconnaître dans de nouvelles incarnations. Quoi d'autre ? Si je suis le premier elle pourrait être Numéro Deux, mais ce serait la déshumaniser. Je ne sais pas ce que nous sommes au fond mais